

Jacques D'Hondt

L'éveilleur de pensée

Entretien avec le philosophe Jacques D'Hondt qui évoque son parcours intellectuel, de l'engagement politique dans les années 30 à la réhabilitation de Hegel en France

Entretien Emmanuelle Daviet Photo Mytilus



Jacques D'Hondt a le souci du mot juste. Rare à notre époque où le discours se délite dans l'approximation et le manque de rigueur lexicale. Ce réexamen constant engendre une réflexion auto-réflexive que l'on suppose propre à l'exercice philosophique. Jacques D'Hondt est professeur honoraire à l'Université de Poitiers. Il a été président de la Société française de philosophie et de l'Association des sociétés de philosophie de langue française. Spécialiste incontesté de Hegel en France, Jacques D'Hondt a récemment publié la première biographie en langue française consa-

crée au philosophe allemand. *La Philosophie saisie par l'histoire* est le livre-hommage que lui consacrent ses collègues. Un ouvrage très complet exposant son activité de philosophe, d'enseignant et de chercheur. Entretien dhondtien...

L'Actualité – A quoi sert la philosophie ?

Jacques D'Hondt – Vaste question puisque précisément l'une des principales tâches des philosophes vise à y répondre. Depuis des millénaires on se demande à quoi sert la philosophie, c'est-à-dire, étymologiquement, l'amour de la sagesse. Cela sert à vivre, c'est-à-dire à accorder les différents éléments qui interviennent dans une existence pour en constituer un tout harmonieux, intelligent et heureux. Mais cette définition de la philosophie première s'est naturellement modifiée au cours des temps. Hegel disait que la philosophie a pour tâche de «comprendre ce qui est», de saisir en quoi consiste le monde, ce que l'on y fait, ce que l'on a réussi à proposer, à mener comme entreprise. Un programme extrêmement vaste. La philosophie se distingue par une prétention exorbitante : elle veut l'emporter sur toutes les autres disciplines. Elle en arrive souvent à se proposer comme but une conception synoptique de l'ensemble : arriver à penser la totalité dans la mesure où cette totalité envisageable est intelligible. On n'y arrive que partiellement. En réalité à notre époque, les philosophies diverses se disputent la prééminence et on ne peut pas prétendre qu'aucune d'entre elles n'a véritablement atteint ce but suprême. Aujourd'hui, c'est plutôt le règne de la cacophonie.

Quand peut-on se dire philosophe ?

A partir du moment où l'on naît. La naissance commence par un cri. Le cri du bébé est déjà un cri de protestation, donc c'est un cri critique vital qui apparaît dans le monde. Naturellement la philosophie a d'autres ambitions que de se contenter de ce cri puéril, mais enfin elle est bien le cri de l'homme dans un monde qu'il ne comprend pas toujours,

qui lui est hostile. La philosophie se dessine donc déjà dans les pensées les plus humbles quand ce sont des pensées réfléchies qui mettent en question leur objet, qui ne se contentent pas de le saisir passivement, lorsque ce sont des questions qui mobilisent le sujet de telle manière que lui-même ne se saisisse pas comme passif. Ma conception de la philosophie est donc «laxiste» puisque je l'ouvre à tous.

La plupart des grands philosophes classiques, avant l'époque moderne, ont été des critiques. Le mot critique n'implique pas l'hostilité, il signifie examen. Examiner signifie que l'on n'est pas passivement satisfait de ce que l'on trouve déjà là.

A quel moment vous êtes-vous senti en position de critique ?

J'ai été critique conscient d'être soi-même critique très tôt. A quatorze ans. J'ai commencé à critiquer pour moi-même, pour autrui et pour le monde. Avec enthousiasme. A quatorze ans, vous imaginez !

C'est l'âge auquel vous êtes devenu, en 1934, membre du Parti communiste français, que vous avez quitté en 1968. Une adhésion politique particulièrement précoce.

En réalité cette adhésion a été le fait du hasard. J'ai suivi des compagnons d'études qui adoptaient cette attitude. C'est par hasard que cette organisation nous a accueillis plutôt qu'une autre. Mais ce mouvement, sans être universel, a entraîné beaucoup de personnes de notre âge. Il s'agit donc d'une décision personnelle qui correspondait à une sorte d'impulsion sociale générale de l'époque. Cela m'a conduit à lire les théoriciens du communisme, notamment Marx et, à partir de Marx, j'ai aperçu l'existence, la consistance et la difficulté de Hegel.

Justement l'un de vos desseins a consisté à réhabiliter Hegel en France. Pourquoi avez-vous cru nécessaire de le faire ?

J'ai été amené à faire considérer Hegel autrement car, à l'époque, il était très négligé, très humilié. On le présentait presque exclusivement comme l'obscurité allemande typique, la métaphysique insondable, le sentimentaliste obscurantiste. Or quand j'ai pu réussir à lire quelques textes de Hegel, j'ai rencontré un personnage séduisant, du moins si l'on sait surmonter les obstacles réels qui s'opposent à cette séduction.

Lorsque vous avez commencé vos recherches, envisagiez-vous l'ampleur de ces travaux ?

Non. C'est à la longue que j'ai pu m'apercevoir que ce que je trouvais n'était pas insignifiant. J'ai pu constater que des traducteurs modifiaient la pensée de Hegel dans un sens qui la rendait posi-

vement détestable. Après avoir fait ce constat, j'ai systématisé cette attitude de recherche. J'ai pris la méthode même du soupçon, en me disant que là où une affirmation n'était pas prouvée, alors elle devait être fautive. En conséquence j'ai jaugé les traductions et constaté beaucoup de falsifications.

Quelle est l'originalité de la pensée hégélienne ?

Hegel est original de toutes sortes de façons. En premier lieu par rapport à la philosophie de son temps. Il s'est démarqué de ses maîtres. Les grands disciples sont ainsi. Ce sont des traîtres. Hegel n'était pas un répétiteur mais un créateur. Une de ses originalités, c'est sa boulimie, un appétit de tout saisir, de tout comprendre, de tout dominer quels que soient les domaines. Il y a chez lui l'encyclopédisme et la systématisme. D'autre part, et c'est important dans l'histoire de la philosophie, Hegel a opté pour l'idéalisme philosophique. Sommairement et pour le dire avec une brièveté qui naturellement provoque quelque torsion de la pensée, c'est la thèse selon laquelle les idées mènent le monde : c'est de l'idée que provient le monde. Son originalité la plus radicale et la plus féconde dans cette construction d'un idéalisme, c'est qu'il a voulu être en même temps objectif. Le comble de la problématique. Il a souhaité réunir tous les opposés. Il s'attachait à distinguer en chaque chose, les éléments opposés qui s'y trouvent. Mais sans accepter de s'en tenir à cette contrariété tenue par lui pour dogmatique, il a voulu transcender ces oppositions qu'il considérait comme des oppositions de l'entendement. Il a voulu les surmonter grâce à «la manière dialectique» de penser. Celle-ci réunit les contraires, réalise les synthèses, dépasse les oppositions.

Pourriez-vous expliciter la formule de Goethe reprise par Hegel et que vous citez souvent : «Tout ce qui est né mérite de mourir» ?

C'est une formule qui a un sens dialectique dérivé. Il y a une sorte de conséquence de la dialectique : les choses ne restent jamais comme elles sont. La loi du monde c'est le devenir. La première catégorie, ce n'est pas l'être, ce n'est pas non plus le néant. La première catégorie c'est le passage de l'être au néant et du néant à l'être, donc la naissance du néant à l'être et la mort de l'être au néant. La formule de Goethe exprime cela d'une manière irremplaçable. L'idée que tout périra parce que tout est né, mais que de chaque mort doit naître encore quelque chose. C'est bien sûr scandaleux.

Cette phrase a un fort accent shakespearien.

Shakespeare est l'un des dramaturges préférés des dialecticiens. Hegel le cite à chaque instant, tout comme Marx. Ses drames sont essentiellement des oppositions catégoriales de thèmes qui conduisent

Hegel, par Jacques D'Hondt Calmann-Lévy, 1998

La Philosophie saisie par l'histoire, sous la direction de Michel Vadée et Jean-Claude Bourdin, Editions Kimé (avec le soutien de la MSHS de l'Université de Poitiers et de Com'science), 1999

à des issues répondant au précepte de Goethe. Il y a beaucoup de morts dans le théâtre de Shakespeare. C'est une vraie dévastation.

Diderot, Voltaire figurent parmi vos auteurs de prédilection. Pourquoi cet intérêt pour les écrivains du siècle des Lumières ?

Je les apprécie beaucoup. Il y a des gens qui se moquent de moi en disant que je suis du XVIII^e siècle. Ce qui est à la fois me vieillir plus que de raison et aussi me faire honneur, car ces auteurs du XVIII^e sont critiques. C'est d'ailleurs le caractère que Hegel estimait chez eux. Ils étaient critiques radicaux, sans concession, sans ménagement. Des penseurs profonds qui font accéder à cette profondeur n'importe quel lecteur.

Qu'est-ce qu'un éveilleur de pensée ?

Celui qui endort, c'est celui qui fait bailler les gens, leur répète toujours la même chose, celui surtout qui songe à leur inculquer la pensée qu'il a et à les remplir de cette pensée hautement considérée par lui. Tandis qu'un éveilleur de pensée, c'est celui qui aurait cet art vraiment exceptionnel non pas de transmettre à d'autres cette pensée qu'il a déjà, mais de provoquer chez eux une recherche personnelle.

Quel est votre rapport aux religions ?

Je ne suis pas croyant, je n'ai donc aucune inimitié à l'égard d'aucune religion. Je suis ami avec toutes puisque je n'en suis d'aucune. J'ai de grands amis dans les principales religions qui nous entourent, catholique, protestante, juive, musulmane, bouddhiste, taoïste. Je vois avec tristesse les religions se combattre, mais je ne leur accorde pas le pouvoir de déclencher les guerres. Je pense toujours à des causes plus profondes que les causes apparentes. C'est le travers des philosophes. Il s'agit d'essayer de comprendre, et d'expliquer.

Comment considérez-vous notre époque ?

Avec affliction. La période de la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle j'ai eu quelques ennuis, a été atroce. A cette époque terrible, où tout semblait s'écrouler, où tout était douloureux et cruel, nous avions toutefois l'espoir qu'un jour cela finisse. Actuellement où cela va plutôt mieux, il n'y a plus d'espoir que cela s'améliore.

Vous êtes très pessimiste.

Oui. Les illusions de la jeunesse se sont enfuies. C'est sans doute une conséquence de l'âge. En tout cas, je souhaite qu'il soit la seule cause réelle de ce pessimisme.

Envisagez-vous l'évolution de notre planète dans une perspective aussi sombre ?

Si on songe à ce qu'est notre terre et à ce qu'elle va

devenir, on est partagé entre deux sentiments et deux vues opposées : satisfaction et optimisme, insatisfaction et crainte. La terre est de plus en plus dominée par l'homme, de plus en plus techniquement contrôlée. Non seulement elle est devenue la servante du genre humain, mais celui-ci va plus loin que la terre et cherche d'autres domaines à conquérir. Cette conquête n'est pas seulement technique, avec ses réussites extraordinaires, elle n'est pas seulement une conquête économique et utilitaire avec le grand profit qu'on en tire, elle est aussi une conquête humaine. En ce sens je peux dire que, vieil homme, je constate pour ma part l'embellissement extraordinaire de la terre. Je l'ai connue il y a fort longtemps. Elle était laide, triste et grise. Je suis arrivé la première fois sur la place Leclerc à Poitiers en octobre 1938. C'était horrible ! Tout était sale, tout était noir. Le terre-plein n'était même pas pavé. De temps en temps, il y avait une fête foraine sur cette place, les gens pataugeaient dans une boue immonde. Il n'y avait pas d'arbres. Per-

Le Centre de recherche sur Hegel et l'idéalisme allemand

Fondé en 1970 par Jacques D'Hondt, le Centre de recherche sur Hegel et l'idéalisme allemand (CRHIA) s'appelait initialement Centre de recherche et de documentation sur Hegel et Marx. Deux philosophes en vogue à un moment charnière où l'Université voulait « du nouveau ». « C'est l'époque où les gens, se trompant totalement sur le sens de la doctrine, se baladaient avec *Le Capital* sous un bras et les œuvres d'Althusser sous l'autre », relate Jacques D'Hondt. Suite aux événements de l'Europe de l'Est, Marx n'a plus été *persona grata*, d'où le changement de nom du centre. « On a pensé que les dirigeants des pays de l'Est s'inspiraient de la pensée de Marx. Cela reste à vérifier. »

Dirigé par Jean-Louis Vieillard-Baron, le CRHIA a pour but l'étude de la philosophie de Hegel et de l'idéalisme allemand par des publications de colloques, des traductions et des ouvrages personnels des membres sur Kant, Fichte, Schelling et Hegel. La recherche porte sur la métaphysique de l'idéalisme allemand, sa philosophie morale et politique, sa philosophie de la religion. Deux nouveaux axes de recherche sont entrepris : la philosophie des Lumières et les études fichtiennes en langue française. CRHIA : 36, rue de la Chaîne, Poitiers, 05 49 45 45 48, e-mail : vincelot@campus.univ-poitiers.fr

sonne ne plantait d'arbres. Et puis, tout à coup, dans les années soixante, tout le monde a planté des arbres et des fleurs. Les gens ne se rendent pas compte de cette évolution. Je ne serais donc pas critique radical à l'égard du traitement de la nature par les hommes qui la transforment. Evidemment il y a l'autre pan de la question. L'amélioration des conditions d'existence a provoqué le développement de l'automobile, le développement de l'usage de l'électricité et forcément tous les maux dont on se plaint actuellement, trop me semble-t-il. Bien sûr il existe les dangers d'intoxications, la pollution nucléaire, c'est massivement redoutable. Les méfaits sont provoqués par l'amélioration des conditions de vie : c'est dialectique. L'amélioration générale s'accompagne de dégradations qui pourraient être évitées ou corrigées, et elle reste menacée par une catastrophe générale, par exemple un conflit nucléaire intercontinental. ■